

L'Hôpital de Senlis

P E N D A N T

L'OCCUPATION ALLEMANDE

Du 2 au 10 Septembre 1914

P A R L' A B B É C A V I L L O N , A U M Ô N I E R



S E N L I S

I M P R I M E R I E E . V I G N O N F I L S

1915

L'Hôpital de Senlis

PENDANT L'OCCUPATION ALLEMANDE

du 2 au 10 Septembre 1914

L'HOPITAL DE SENLIS

pendant

L'OCCUPATION ALLEMANDE

Comme l'occupation de la ville, l'occupation de l'Hôpital a été systématiquement suivie, et même précédée et accompagnée de violences contre des civils et des non-combattants ; ce qui est également contraire aux lois conventionnelles de la guerre, et aux principes les plus élémentaires de l'humanité. La façon de procéder des Allemands est partout la même.

Donnant comme prétexte, qu'un coup de feu avait été tiré sur eux, à la hauteur de l'Hôpital, et prétendant connaître le coupable, dans la personne d'un de nos pauvres hospitalisés qui venait d'arriver en curieux, et tout à fait par hasard, sur le seuil de la loge du concierge, ils ne se bornent pas à exécuter sommairement, sur place, cet innocent, qui a eu beau lever les mains en signe de protestation, mais en profitent pour jeter l'épouvante et la ruine dans tout l'établissement. En effet, voici qu'un officier,¹ enjambant le cadavre de sa victime, entre furieusement, et l'arme encore fumante, dans la cour de l'Hôpital. Avant toute chose, il réclame de l'eau pour laver une légère blessure qu'il avait reçue au côté gauche ; on le dirige vers la fontaine tout proche ; là, il enlève sa tunique, dépose son casque, et sans se dessaisir de son revolver, qu'il tient

¹ C'est celui-là qui vient de fracasser le crâne du trop imprudent Muumus.

toujours menaçant, il se pansa rapidement, avec l'aide d'un infirmier; puis se tournant vers la Sœur-Directrice qu'il avait fait mander, il l'interpelle, en Allemand, et d'un ton courroucé, comme s'il voulait la rendre responsable du soi-disant coup de feu qu'on venait d'entendre tout à l'heure.¹ Notre vaillante Mère-Supérieure, sans se laisser troubler, tâche d'interpréter, pour le mieux, ce virulent langage, et, croyant bonnement comprendre qu'il désirait savoir où étaient les blessés allemands, que nous avions recueillis le matin, elle le conduisit auprès de ses compatriotes. Malheur aux vieillards et infirmes qu'il rencontre sur son passage, il les bouscule et les brutalise sans motifs; trois fois, ma Sœur détourne le canon de son arme, qu'il braquait contre les malades militaires qu'il croisait dans l'escalier ou dans les corridors. Toutefois, cette diversion, quelques paroles échangées avec un blessé de son grade, et sans doute aussi le bien-être dont ses malades jouissaient, les bons soins dont ils étaient entourés, plus encore, peut-être, le réconfortant cordial qui lui fut copieusement versé, tout cela parut couper court à sa mauvaise humeur; car, après s'être étendu quelques instants sur un lit, il demanda à visiter les blessés français qui se trouvaient clans une salle séparée. Mais il ne pausa guère chez les nôtres. Avait-il voulu seulement se rendre compte de la disposition des lieux, pour mieux savoir ce qu'il devait faire? Probablement; car, à peine croyions-nous en être quittes à si peu de frais, et commencions-nous à respirer plus à l'aise, qu'il tourna brusquement les talons, descendit l'escalier quatre à quatre, traversa la cour en toute hâte et revint, presque aussitôt, à la tête d'un peloton en arme; dans sa précipitation, il avait oublié de reprendre sa tunique et son casque, de sorte que son débaillement le faisait ressembler d'avantage encore à un véritable chef de brigands. Plaçant ses hommes bien en face de la salle occupée par nos blessés français, il commande plusieurs feux de salve dans cette direction; puis, oh rage stupide! d'autres hommes pénétrant avec trois mitrailleuses

¹ Cet homme ment deux fois, en alléguant qu'il a été tiré par un civil de l'Hôpital, et en essayant de démontrer que sa blessure provient, non point d'une arme de guerre, mais plutôt d'une arme, de chasse? Ici, comme presque partout ailleurs, la mauvaise foi allemande est manifeste.

dans la cour des vieillards, s'acharnent à tirer contre le fond de la salle.¹

Le premier moment de stupeur passé, on est inquiet de savoir combien il reste de survivants là-haut?² *Grâce à Dieu*, et ici, n'hésitons pas à donner à cette expression toute sa force et toute sa signification, — pas un n'a été effleuré, pas même ce Marocain, dont le lit a été traversé de la tête au pied. — A voir les marques laissées par les balles, dont les murs sont criblés; à considérer, notamment, la façon extraordinaire, dont sont auréolés le Christ et la Vierge, qui président au fond de cette salle, ne dirait-on pas que le Christ-Sauveur et la Vierge appelée « Salut des Infirmes », ont eux-mêmes fait dévier les projectiles meurtriers, qu'un ennemi impitoyable et sacrilège n'a pas eu honte de lancer, à travers une salle

¹ Au bout d'un quart d'heure à peine de bataille en pleine rue, il devient évident que les tireurs allemands visent l'Hôpital. Sans perdre de temps, nous faisons descendre dans les caves nos pauvres petits orphelins des deux sexes. Il n'était point trop tôt; le canon tonne sans répit, et la fusillade se fait d'autant plus vive autour de nous, que nous nous trouvons entre deux feux. Tous nos enfants se tiennent serrés contre leurs dévouées maîtresses et récitent à haute voix le chapelet. Bientôt, les shrapnells et les balles éclatent dans la cour, ou dans la maison, et l'on entend les tuiles du toit descendre avec fracas, ou des vitres voler en éclat. Alors, les enfants pleurent et poussent des cris d'effroi. Ce n'est qu'à force de paroles rassurantes que l'on parvient à ramener un peu de calme, et à faire reprendre la récitation du chapelet. Mentionnons ce détail, qui n'étonnera pas ceux qui connaissent la prévoyante et maternelle Sœur A. : En prévision d'un emprisonnement prolongé dans les souterrains, des vivres avaient été descendus; en outre, on avait fait tenir à chaque enfant un petit baluchon contenant leurs hardes principales, pour le cas extrême où il eut fallu quitter la maison et s'enfuir du pays; on rapporte même, que, pour alléger le paquetage, on avait fait revêtir aux garçons deux culottes l'une sur l'autre.

² Si dans le sous-sol, la scène est désolante; elle est terrifiante dans la grande salle des militaires. Oh! l'atroce spectacle! Chez nos pauvres blessés, l'émoi est indescriptible. Aux plaintes des uns se mêlent les cris de frayeur des autres. Sous une pluie de mitraille, de verre et de plâtras, nos malheureux blessés se traînent sanglants, et se tiennent entassés, autant que possible, dans les parties de la salle où il n'y a point de fenêtres. Quelques-uns, moins abîmés, se glissent sous leurs matelas. Tous sont affolés et s'attendent à périr.

d'hôpital, où gisaient d'infortunés blessés aussi inoffensifs qu'inviolables ?

Ainsi ces Vandales, véritables monstres de cruauté, n'ont pas su respecter un asile qui pourtant, je le répète, devait être d'autant plus sacré pour eux, qu'il abritait un certain nombre de leurs frères d'armes. C'est dire qu'ils ne reculent devant aucun crime, devant aucun forfait pour assouvir leur vengeance.

Bien plus, ici, non contents de s'attaquer à de faibles blessés, ils n'ont pas craint de s'en prendre à Celui que l'on nomme le Tout-Puissant. A l'heure de l'envahissement de l'Hôpital, j'avais bien remarqué, et certes non sans effroi, qu'un énergumène, embusqué dans les appartements du concierge, dirigeait son tir du côté de la Chapelle, mais dans mon trouble, je n'osai pas d'abord en croire mes yeux, je n'y pris point garde sur le champ et négligeai même de faire la preuve ; lorsque quelques jours plus tard, la sœur Sacristine m'ayant fait constater qu'un certain nombre de carreaux étaient percés de trous et que les murailles intérieures d'en face portaient les empreintes profondes de plusieurs projectiles, je n'hésite plus aujourd'hui, à divulguer le fait, aussi invraisemblable qu'il puisse paraître.

Du reste, ce trait, ajouté à tant d'autres du même genre, montre une fois de plus que l'Allemagne protestante s'inspire, dans cette guerre, de sa haine anticatholique. Les enfants de Luther, sans nul doute, en veulent à nos églises et au Dieu de l'Eucharistie.

Les pensionnaires de l'Hôpital viennent de l'échapper belle, nous l'avons vu ; ajoutons de suite que l'immeuble, lui aussi, à un moment donné, a couru un danger très sérieux et a bien failli être incidemment l'objet d'une rancune injustifiable.

Qui, en effet, a préservé les constructions de l'Hôpital du terrifiant incendie succédant à la fusillade et dont les flammes, après avoir léché nos murailles une nuit durant, sont venues pour ainsi dire expirer au chevet même de notre tutélaire Chapelle ?

On sait qu'aucun de nos voisins n'a été épargné, et que tous les immeubles qui nous entourent ont été réduits en cendres. Deux fois dans le cours de cette chaude et brûlante nuit, je descendis faire une ronde à la demeure du Bon Dieu, et deux

fois, malgré l'imminence du péril, je quittai la Chapelle sans en avoir retiré le Saint-Sacrement. Ai-je été trop confiant ? ou simplement négligent ? Je ne sais. Toujours est-il que, comme le Christ-Protecteur avait su écarter les balles homicides dans la salle des blessés, ainsi l'Hôte divin du Tabernacle a voulu, sans doute, lui aussi, faire reculer les flammes destructives devant les portes de son Sanctuaire.

Quoiqu'il en soit, tous ceux qui ont vécu ici l'inoubliable journée du 2 septembre, depuis le bombardement du milieu de la journée, la fusillade de l'après-midi, jusqu'à l'incendie de la nuit, ne peuvent s'empêcher de reconnaître que c'est par une protection visible de la Providence, que maison et gens sont restés saufs.

Mais, n'anticipons pas, et avant de crier au miracle reprenons notre récit et essayons de cinématographier les événements qui suivirent.

Une fois l'Hôpital (cette forteresse d'invalides), ainsi conquis de haute lutte, les ennemis explorent avec un raffinement de précautions inouïes chacun des bâtiments, afin de s'assurer qu'ils ne renferment rien de suspect. Soupçonneux et méfiants jusqu'à l'indélicatesse, pour ne pas dire plus, ils exigent d'être introduits dans l'hospice des femmes. Mais voyez la couardise de ces faux braves : dans toutes leurs perquisitions, ils se font précéder d'une faible femme, d'une timide et craintive tourière, et cela beaucoup moins, sans doute, pour les guider que pour parer à l'imprévu, pour les garantir contre toute éventualité de danger quelconque. Commençant par les communs, ils scrutent tous les réduits, fouillent jusqu'au moindre recoin ; ils ne respectent ni le lieu de retraite des incurables, ni l'asile des petits orphelins ; ils n'ont pas honte de troubler et d'émouvoir nos grands malades, profanant les appartements les plus réservés, voire même le dortoir des soeurs. ¹

¹ Notons, pour être complet, que cette aile du bâtiment, et notamment la maternité et le logement des sœurs, ont également beaucoup souffert du feu de l'ennemi. Sans parler de la toiture, toute ajourée par la mitraille, les cloisons intérieures sont perforées d'un grand nombre de projectiles. Ici, n'ayant pas été témoin, nous n'osons pas croire à la malveillance et à la préméditation ; c'est peut-être seulement l'effet d'un tir mal dirigé ?

A la Maternité, heureusement vide de pensionnaires, les chambres sont mises au pillage ; tous les lits, jusqu'au moindre plus petit berceau sont rageusement bouleversés, les armoires sont saccagées, rien n'est laissé intact.

Par contre, dans la salle au-dessous, ces hommes farouches paraissent s'adoucir. Ils s'apitoient sur l'état de deux femmes en particulier, la mère et la fille, blessées tout à l'heure dans l'engagement de la rue. Pris même de compassion soudaine pour ces deux innocentes victimes, un gradé ouvre sa bourse et remet à la plus âgée la somme de dix francs en témoignage de réparation. Cet homme venait de reconnaître, dans la personne de ces deux femmes, celles-là même qu'il avait poussées devant lui pour lui servir de bouclier quelques heures auparavant

Mais, a dit le moraliste : « Chassez le naturel, il revient au galop ».

En effet, pénétrant de là dans l'infirmerie des vieillards, aujourd'hui convertie en ambulance, la férocité des ennemis reparait aussitôt. Apercevant sur le seuil du vestibule un prêtre avec plusieurs militaires, ils mettent immédiatement en joue ce groupe qui leur paraît suspect ; toutefois, après avoir reconnu à son brassard l'aumônier de l'établissement, après avoir constaté que les soldats étaient uniquement des infirmiers, ils baissent leur arme ; l'un d'entre eux, saluant respectueusement, déclare qu'il est catholique, demande au prêtre sa bénédiction et s'incline révérencieusement. Une fois à l'intérieur

Et pourtant, au dire des experts, la plupart des trous de pénétration des balles semblent indiquer que les tireurs étaient en face, et par conséquent que, là aussi, il y a eu feu de salve dirigé à travers la fenêtre du pignon.

¹ En pénétrant dans Senlis, les Allemands avaient saisi un fort groupe de femmes, d'enfants, de civils qu'ils faisaient marcher devant eux pour paralyser le tir des troupes françaises ; c'est ainsi, qu'après la fusillade, nous avons recueilli à l'Hôpital environ vingt-cinq de ces victimes civiles (dix tués et une quinzaine de blessés). A mesure que nous constatons l'identité de ces pauvres gens, dont plusieurs tombèrent à la porte même de mon logement, et furent relevés de mes propres mains, une immense pitié pour les victimes, en même temps qu'une colère indignée contre les assassins, s'élève dans mon âme ; et ma pensée s'en va vers des demeures, où la criminelle lâcheté de l'ennemi vient de jeter le deuil d'une façon si inopinée.

de la salle, ils s'arrêtent à chaque lit, et jetant eux-mêmes la couverture à terre, s'assurent ainsi de la réalité des blessures de chacun. Tout à coup, découvrant que parmi ces malades, deux ne portaient point de traces de blessures sanglantes ; c'étaient des éclopés, fatigués par la marche et incapables de se tenir debout ; brutalement, ils arrachent ces malheureux de leur lit, et mettant baïonnette au canon, ils s'apprêtent à les exécuter sur-le-champ ; on s'interpose, on intercède en leur faveur ; après deux heures de mortelles angoisses passées en consigne, sous la cage de l'escalier, avec la pensée d'être fusillés, nos deux condamnés furent tout de même graciés. Cette scène n'était guère de nature à rassurer leurs camarades. Se rappelant que, non contents de maltraiter, de mutiler et de martyriser nos blessés, ces barbares vont parfois jusqu'à les achever afin de s'en débarrasser, nos infortunés jeunes gens se demandent, en tremblant, quel va être leur sort ? Ce qui augmente leurs craintes et achève de les compromettre, c'est que parmi eux se trouvent beaucoup d'indigènes marocains, et ils savent que les Prussiens haïssent par dessus tout ces vaillantes troupes noires (lesquelles le leur rendent bien, il est vrai) ; enfin, et pour comble, ne leur a-t-on pas lu cet odieux ordre du jour de certain général bavarois, qui enjoignait à ses hommes de ne laisser derrière eux aucun ennemi vivant, c'est-à-dire de massacrer blessés et prisonniers.

En exprimant les sentiments d'inquiétude des militaires de cette salle, nous avons traduit les craintes et les appréhensions de la plupart des militaires des autres salles. Pour ne rien omettre, et surtout afin de mieux montrer à quel degré les cruels ennemis ont porté ici la terreur et l'effroi, il nous reste à faire connaître l'état d'âme des blessés indigènes marocains, en racontant quelle fut leur attitude à l'approche des barbares.

On sent de suite, à la vue de ces malheureux tout apeurés, qu'ils souffrent beaucoup plus de leurs frayeurs morales que de leurs douleurs physiques. Autant ces fils du Désert sont hardis, braves et redoutables, les armes à la main, autant ils sont pusillanimes et poltrons, aussitôt qu'ils sont privés de leurs moyens de défense. On vit alors tous ceux qui, parmi eux, étaient capables de se soulever de dessus leur matelas, se

traîner en rampant, et faire des efforts surhumains pour tâcher de s'échapper, pour gagner les lieux de cachette, sinon les mieux dissimulés, du moins les plus improvisés. C'est ainsi que, cabines de bains, latrines, magasin à charbon, dessous d'escalier, jusqu'au plus étroit capharnaüm, tout fut pris d'assaut et servit inopinément de refuge. Dans le laboratoire de la Sœur infirmière, plusieurs, et pas des plus minces, étaient aplatis et serrés, au fond d'un placard, absolument comme sardines en boîte; deux se tenaient accroupis sous une table de toilette; un autre, un peu à la manière du lièvre et de l'autruche, n'avait guère que la tête de cachée, blotti derrière un broc et un seau hygiénique. Jusqu'à un certain point, ces infortunés ont été payés de leur gêne; non seulement ils n'ont pas été vus par les Allemands, mais ils n'ont été découverts par les nôtres que bien longtemps après le départ des bourreaux; au bout de deux heures, les martyrs n'avaient pas encore osé changer de position, et ils continuaient toujours d'invoquer Allah de leur venir en aide.

C'est à partir de ce moment, et dans cette situation critique, que je reçois les confidences les plus touchantes. Celui-ci me charge de prévenir sa famille, me priant de dire aux siens : ... « Ne craignez rien sur mon sort... ma blessure est légère... du reste, ma conscience est en ordre, j'ai vu l'aumônier, » — Un sergent-major me remet sa carte, sur laquelle il vient de crayonner d'une écriture très ferme : « Deux mots pendant la fusillade... j'ai été blessé à la bataille de Senlis... j'ai été recueilli à l'Hôpital par de bonnes religieuses de la Charité... étant blessé au pied, impossible de fuir... je me suis confessé ce jour, je puis donc partir tranquille pour l'Allemagne, mais j'espère bien revenir... ».

Un sous-lieutenant baise avec amour, avant de me la confier, la photographie de sa femme et de son enfant, toute humide encore de ses larmes, et rougie du sang de sa blessure. Un quatrième, grièvement atteint, attend que je passe près de son lit, se soulève avec peine, me serre la main avec effusion, fait signe qu'il veut écrire, et sur une feuille de mon carnet, de sa main défaillante, au milieu d'éclaboussures de sang, trace ces mots émouvants, pieux souvenir pour moi d'une journée tra-

gique : « Vous m'excuserez, je ne puis pas parler... j'unis mes souffrances à Jésus et à Marie... je prie Saint-Joseph... je suis trop malade... non, ils ne m'emmèneront pas avec eux... qu'ils me laissent mourir dans mon pays... Merci, oh! ne m'oubliez pas ! » N'est-ce pas sublime ? Certes, il est des regards et des serrements de main que je n'oublierai de ma vie !

Et avec quel amour, avec quel héroïsme ils faisaient le sacrifice de leur vie pour la France, ces infortunés blessés prisonniers, aussi bien que les malheureux agonisants, que j'ai eu la pénible et triste mission d'assister les jours suivants! J'ai là des lambeaux de lettres, des médailles, des couteaux, des pipes, des montres, etc., derniers souvenirs qui m'ont été confiés dans un suprême effort, pour que je les fasse parvenir aux êtres aimés, qui pleurent là-bas, au foyer familial, dans l'attente de nouvelles qui n'arrivent pas ! Et que de lettres douloureuses j'ai dû écrire à de pauvres mères, pour leur annoncer, avec mille précautions, la mort de leur enfant, et leur envoyer le suprême adieu ! « ...Je sais que je suis perdu, » me disait un lieutenant, « vous écrirez à mes parents que je suis mort en brave, pour ma foi et pour mon pays... »

Non, je n'oublierai jamais de pareilles scènes.

Dehors, les Vandales poursuivent leurs actes de violence. Déjà, la plupart des immeubles du faubourg sont devenus la proie des flammes, et voici que plusieurs officiers, dont un lieutenant-colonel, viennent nous prévenir en ces termes ironiquement insolents : « Préparez vite beaucoup caisses, pour linges, parce que « l'Hospital », disent-ils, « va brûler. » Nous nous récrions : Que vont devenir nos vieillards, nos infirmes, nos petits orphelins? « Vous les emporterez, » grommela le chef impitoyable. Mais, objectons-nous, nous avons aussi de vos soldats blessés. A ces mots, les barbares deviennent plus soucieux et se prennent à réfléchir; ils ne vont pas tout de même brûler les leurs... et puis, il reste si peu de maisons non encore allumées dans le quartier... C'est ici pour ainsi dire la seule et la dernière,... après tout, leur tâche est faite,... le vent, du reste, pourra bien se charger d'achever

¹ Paroles du lieutenant Paguenaud, du 1^{er} régiment des tirailleurs marocains.

leur œuvre? C'est pourquoi, après un moment d'hésitation, le lieutenant-colonel reprend : « Vous, braves gens, — nous respecterons votre maison, — persévérez ». Et aussitôt, nous entendons, au dehors, les incendiaires qui s'en vont la chanson aux lèvres, ils retournent au pillage, s'enivrer de vin et d'alcool.

Malgré cette parole donnée, le calvaire des pensionnaires de l'Hôpital n'était point fini ! la coupe de l'épreuve est loin d'être épuisée ! Il y eut encore huit journées longues comme des siècles. Chaque heure amenait une nouvelle crainte, une nouvelle angoisse. Toutefois, sachons reconnaître que la force brutale de ces barbares, dont la présence nous torturait plus que toutes les fatigues, a toujours cédé devant notre faiblesse. Pas une fois ils n'ont manqué de respect à nos Sœurs.

Il est neuf heures : voici encore hélas ! un fort convoi de blessés, escorté, cette fois, d'un médecin militaire ; c'est un tout jeune major bavarois. Assez gentleman, il tient à être présenté à l'aumônier de l'Établissement. Après m'avoir salué, avec la morgue particulière à sa race, il entame la conversation, d'abord sur le terrain politique. Il plaint la France de changer trop souvent de ministres et de président : Ministère « Mille-
rand-Delcassé-Briand », dit-il, « nullement bon pour la France ». Il affirme que c'est la République qui a déclaré « cette guerre cruelle » à l'Allemagne; il déplore que la France se soit faite l'auxiliaire des Anglais, et se laisse entraîner, à ce sujet, dans de hautes considérations philosophiques ; il avoue qu'il n'a eu connaissance de notre quintuple alliance qu'en arrivant à Senlis. Tenant à la main un paquet de journaux français du jour, il accuse la presse française « de ne point dire du tout la vérité ».
« Ainsi les journaux français disent, que les Allemands ne sont
« pas encore en France... qu'ils en sont encore à passer la
« Meuse... qu'ils n'ont pu traverser la Belgique... et nous voilà,
« aujourd'hui, dans « la l'Oise... » demain, nous allons à
« Paris... Après cette guerre, Guillaume, empereur de l'Europe.
« Autre Napoléon ! » Les journaux français disent « que les
« Busses arriveront bientôt à Berlin et à Vienne...; mais les
« Russes sont loin d'être en Prusse... et de plus, les Russes
« sont tous les jours battus par les Autrichiens ».

Puis, comme s'il éprouvait le besoin de justifier les armées de son pays des violences et des atrocités qu'on leur reproche, il me tint ce langage aussi effrayant qu'étonnant : « On dit que nous sommes des barbares. Que non, nous ne sommes point des barbares... nous n'avons peur de dire, que nous avons été peut-être un peu barbares en Belgique, parce que, toujours en Belgique, les « Civilistes » tiraient sur nous... mais en France, si les « Civilistes » ne tirent pas sur nos soldats... là où monde nous respecte, nous aussi nous respectons... ». Il ajoute ensuite avec autant de candeur que de cynisme : « On dit que nous achevons les blessés ! Oh ! que non pas, nous n'achevons point les blessés... nous ne sommes point des sauvages... Seulement, lorsque nous sommes forcés d'inflammer le pays... les blessés peuvent périr asphyxiés !... » Je frémis encore en retraçant ces lignes, quand je songe, qu'au moment où notre pince-sans-rire martelait ces paroles, qui, dans la circonstance, étaient aussi bien une menace qu'un aveu, nous étions incommodés, passablement, par la fumée empestée, par la chaleur étouffante du feu, qui battait alors son plein, et faisait rage, sous nos fenêtres, aux vitres brisées par les shrapnells, quelques heures auparavant ! En revoyant ces croisées sans carreaux, ces murs troués par les balles ; en me rappelant cette clarté sinistre des flammes se reflétant sur les visages terrifiés de nos malheureux soldats, j'ai de plus eu plus l'impression que les barbares avaient eu réellement l'intention formelle d'achever nos blessés.

Quoiqu'il en soit, c'est dans cette atmosphère qu'il s'attelle à sa lamentable besogne et commence les pansements, en suivant impartialement l'ordre des 95 lits. Au dire de nos médecins, les pansements des majors allemands sont remarquables. Mais, quels soins reçus de mains étrangères valent, pour nos malheureux prisonniers, la satisfaction de se voir enfin traiter par un compatriote, et surtout, par un médecin grand ami des soldats. Aussi, on ne saurait traduire quel réconfort apporta à ces infortunés la première visite du docteur Ader. Nous sommes heureux de féliciter ce vaillant praticien, qui, certes, plus que personne, a droit à la gratitude de tous. Lui seul, pendant l'occupation, assura le service sanitaire et de la ville et de

l'hôpital civil et militaire, et cela, malgré tous les périls, à travers des difficultés de toute sorte, avec un sang-froid, une ponctualité et une dignité au-dessus de tous éloges. Sans parler de l'abnégation, du dévouement surhumain de nos religieuses, qu'il n'est plus besoin de louer, de la bonne volonté du personnel de la maison, qui s'est fait l'auxiliaire des Sœurs, rendons hommage au courage et au désintéressement de M. Dufourmental, administrateur de l'Hospice, ainsi qu'à l'empressement aimable de M. Tarcy, remplaçant l'Économe. N'oublions pas M. Prévôt, qui servait de second à M. Tarcy, surtout pour l'extérieur.

Remercions également Madame la baronne Mounier, qui s'est employée comme interprète et comme intermédiaire dans une foule de circonstances entre la Maison et les autorités allemandes.

Après une nuit tout entière passée à recevoir sans cesse de nouveaux blessés, aider aux pansements, administrer les Sacrements aux plus dangereusement atteints, la matinée du lendemain fut relativement plus calme, lorsque tout à coup, vers midi, se présente à la porte principale de l'Hôpital un officier supérieur à cheval¹, paraissant jeune encore, revêtu d'un uniforme sans aucun insigne visible de grade, coiffé d'une espèce de chapeau boër, liseré discrètement de rouge, orné seulement d'une petite cocarde. Du plus loin qu'il m'aperçut, il m'interpella à grands cris, avec les marques de la plus violente colère ; trouvant sans doute trop peu empressée ma démarche vers lui, il éperonna son cheval, fonce sur moi, m'empoigne par la manche et me traîne jusqu'à la sortie, tout en me jetant à la tête les plus amères récriminations. L'animation de son visage, les veines gonflées de son cou, ses yeux ardents, sa parole fiévreuse ne présageaient rien de bon. Mais, comme il me gourmandait en langue allemande, je ne pouvais guère répliquer ! Se dressant alors de toute sa hauteur sur ses étriers, avec un geste menaçant, il me désigne les deux drapeaux métalliques qui surmontent les pilastres de la porte d'entrée. Le geste était assez significatif ; il n'y avait qu'à obéir à une semblable injonction, et une heure après nous avons l'humiliation de voir

¹ On prétend que c'était le général Von Kluck.

le sinistre drapeau allemand substitué au nôtre, et mis pour ainsi dire en opposition à celui de la Croix-Rouge qu'il cachait même à demi

Pendant ce temps, les soudards de Guillaume achèvent de dévaliser et de piller les magasins de comestibles et de produits alimentaires qui n'avaient pas été la proie des flammes. Une fois bien gorgés et repus à l'excès, par un contraste non moins bizarre que choquant, ils apportent à l'Hospice ce qu'ils veulent bien appeler « la part des pauvres », et poussant plus loin leur anomalie, ils distribuent, indistinctement, à tous les blessés français ou allemands les restants de leur vandalisme et de leur criminelle volerie : chaque malade est comblé de douceurs et de friandises comme biscuits, gâteaux, chocolat, liqueurs, tabac, etc... Comment qualifier ce geste après boire? Est-ce de l'ironie? Est-ce de l'inconscience?

La bataille de la Marne est engagée à l'est de Senlis, et à la fin de la journée les Allemands nous amènent une trentaine de leurs blessés ; conséquence pour nous : une seconde nuit de garde et de veille à passer auprès de ces malheureux, dont plusieurs sont des mourants. Six sont au plus mal et ne verront pas l'aube qui blanchira bientôt.

Le vendredi, dès le matin, il y a urgence de procéder à l'inhumation des premières victimes du combat de Senlis. Les premières charretées en transportent près de quarante ! On n'a pu songer à confectionner des cercueils ! Impossible même de donner des linceuls à tant de monde et dans un pareil moment !

Oh ! vision d'horreur ! Au fond de la grande tranchée béante sont amoncelés vingt-quatre cadavres prussiens. Dans leur pays d'origine, ces corps mutilés et décomposés représentaient un nom, une affection : on les attend toujours là-bas. Ici, c'est de la chair anonyme dont nul n'a plus le souci. Elle enveloppa cependant des âmes immortelles, et que Dieu recueille comme les nôtres. La capote d'un de ces malheureux garde encore un livre militaire de chants et de prières ; au cou de plusieurs autres, nous apercevons médailles et scapulaires attachés au

¹ Un sous-officier, qui parlait assez correctement notre langue, me dit alors, avec un sourire insolent : « Hôpital Senlis, maintenant Allemagne. Plus à la France ! »

même fil qui porte leur plaque d'identité. Que le Seigneur ait pitié de tous ceux qui moururent avec la foi au cœur !

Deux officiers allemands, un commandant et un ober-lieutenant reposent près de leurs hommes, et dans une fosse commune à tous les deux. L'aumônier murmure une prière, asperge d'eau bénite les Allemands, et se retournant, se trouve au bord d'une autre grande fosse, où l'on vient d'aligner les corps inertes de quatorze soldats français, tombés glorieusement autour de l'Hôpital, dans la journée du 2 septembre. De chaque côté de ces quatorze braves, et continuant pour ainsi dire de les encadrer, sont couchés, chacun dans une tombe particulière, deux de leurs vaillants chefs : à gauche, le capitaine Faucillon, du 32^{me} d'artillerie; à droite, le lieutenant Paguenaud, du 1^{er} régiment des tirailleurs marocains; le prêtre récite, à nouveau, les dernières prières, et après avoir béni les seize héros, il va répéter, une fois encore, le même rite funèbre au pied d'une troisième tranchée distincte des deux autres, et où sont rangés, côte à côte, en attendant qu'on vienne les reprendre, les cercueils des civils tués et ramassés dans la rue, le long des murs de l'Hôpital. Hâtivement, j'ai prononcé le « *Requiescant in pace* » final, pour chacune des trois tranchées. Ces inhumations en bloc n'ont demandé que quelques minutes. Mais je me souviendrai longtemps des visions de tristesse de ce cimetière, où la guerre vient de mettre son horreur... Je verrai toujours, au fond de leurs charniers, sommairement creusés, ces entassements de cadavres contractés,¹ abîmés, tout maculés de terre et de sang. Je reverrai sans cesse, notamment, les restes informes de ce malheureux, à demi carbonisé par les flammes,... et ce corps, apparaissant vêtu, ou plutôt ficelé dans son uniforme ; les pieds, encore bottés, sont attachés par un ceinturon ; la veste est boutonnée par dessus la tête, ne

¹ Le cadavre d'un de ces malheureux avait été trouvé pendu dans les taillis de la Muette. C'était un blessé français. Par quelles mains l'infortuné a-t-il été attaché à l'arbre ? A quel moment était-il mort ? Dans quelles conditions a eu lieu la pendaison?... Autant d'énigmes troublantes... Dieu le sait, sans doute, les Allemands, qui campaient alors dans ces parages, pourraient peut-être aussi le dire... d'autant plus que le corps ne portait plus ni argent, ni livret, ni médaille d'identité, ni quoique ce soit ?

laissant apercevoir, par le col béant, qu'un amas de ouate sanglante, car, ce soldat (Allemand) avait eu la figure tailladée et la tête atrocement scalpée par la baïonnette.

Le lieutenant Bastoul a été mortellement frappé d'une balle en pleine poitrine, au moment où, la jumelle à la main, il s'élançait à la tête de ses chasseurs, en commandant : « En avant, à la baïonnette ! » Son corps, tombé à moins de 200 mètres de l'Hôpital, a pu être transporté en arrière et n'est point resté ici

Après avoir connu les terreurs du bombardement, n'avons-nous pas entendu les échos rapprochés du sanglant combat à l'arme blanche, qui a suivi la fusillade. De l'intérieur de nos salles, nous percevions, distinctement, les ordres brefs des officiers allemands, leurs commandements saccadés et gutturaux, les vociférations, les hurlements des soldats... le cliquetis angoissant des armes,... puis les gémissements de douleur... ; après avoir passé les frayeurs de l'incendie ; après avoir ainsi été exposés au fer et au feu... , nous avons aussi souffert de la famine : durant deux jours, au moins, le pain a manqué ; la chose était fatale, étant donné qu'au contingent ordinaire de nos pensionnaires s'ajoutaient près de 200 blessés, une centaine au moins de réfugiés de la ville, sans compter encore les nombreuses troupes occupant les dépendances de la maison, et qu'il fallait servir avant tout le monde. C'est pourquoi nos ennemis se trouvant intéressés à nous venir en aide, avaient installé, au milieu de la cour, un four militaire de campagne qui nous livrait, il faut le reconnaître, une qualité de pain ne le cédant en rien au pain journalier de l'Hôpital.

La bataille de la Marne commencée ici, se poursuit si rapidement que l'armée d'occupation de Senlis se trouvant sans doute déjà trop éloignée et trop séparée du reste de leurs armées, bientôt il est question, pour eux, d'évacuer leurs malades. Auparavant, un commandant, grièvement blessé, me mande près de son lit, et avec une sérénité parfaite, m'exprime ainsi cet édifiant désir : « Je crois être seul de catholique allemand dans cette salle... la Santé va venir nous faire éva-

¹ Il mourut huit jours après, à l'Hôpital Saint-Martin, à Paris, des suites de cette blessure.

cuer... avant de partir, je voudrais... « pas l'onction » (l'extrême-onction), je ne m'en crois pas encore, à cette heure, mais... « l'accusation » (la confession),... « le pardon » (l'absolution), et après... la « panification » (la communion). Etant connu ces sentiments, je m'explique à présent la délicatesse, la courtoisie même et la complaisante bienveillance avec lesquelles cet officier, tout le temps de son séjour en notre hôpital, facilita les rapports entre l'Administrateur et les soldats allemands. Cet homme, exceptionnellement pitoyable, voulut bien, dans le but de protéger l'Hôpital contre l'envahissement et les exactions des troupes de passage, faire apposer, sur la porte principale, cette inscription revêtue de son paraphe : « Respect à cette maison qui abrite nos blessés et en prend bien soin. » Le transfert de ce blessé et de ses compagnons est improvisé avec une hâte inexplicable. Le convoi sanitaire, composé de véhicules de toutes sortes réquisitionnés sur place, et conduit par un personnel de fortune, est dirigé, à la vitesse maxima, sur Chevrières, où se trouvait un de leurs principaux lazarets. Mais, ne pouvant déjà plus franchir l'Oise, force leur fut de s'arrêter à Pont-Sainte-Maxence, au moins le temps d'établir un passage provisoire sur la rivière. Les voituriers venaient à peine de rentrer à Senlis, qu'ils reçurent « l'ordre très pressé, et sous menace de fusillade, d'aller, avec mêmes voitures, reprendre les malades, laissés à l'Institution Sainte-Marie de Pont », pour les mener, cette fois, non plus à Chevrières, mais plus loin que Compiègne ; indice évident de la reculade précipitée des armées ennemies.

Le lendemain samedi, un colonel avec un lieutenant-colonel viennent apporter leurs consolations aux quelques blessés, que la Santé avait laissés, ne les jugeant pas transportables. En même temps, ils me demandent de les accompagner au cimetière, où ils désirent aller déposer des bouquets sur la tombe de leurs compagnons d'armes. Chemin faisant, le colonel, après avoir essayé d'excuser et de justifier les atrocités commises ici, le 2, et à Creil le 4, gémit lui aussi sur « cette guerre cruelle¹ »,

¹ « Ainsi, me dit-il, hier à Creil, des civils, même des femmes, ont tiré sur nous, des fenêtres en haut... alors nous, en punition, avons commandé à nos soldats d'entrer dans les maisons avec baïonnettes. »

comme l'avait déjà fait devant moi le major Schnehem, quelques jours auparavant, et comme depuis l'avantage ne paraît plus être de leur côté, il ajoute avec visible amertume ces mots qui en disent peut-être bien long : « ... Espérons, pour les deux pays, que cette guerre cruelle va finir bientôt ». Dans l'insistance spontanée de ces deux chefs, et dans ce double essai de réhabilitation, ne sent-on pas, en réalité, comme l'intime remords des forfaits accomplis ?

La journée du dimanche fut morne et taciturne ; une seule messe à huit heures du matin, sans chants ni sonnerie ; c'est à peine si l'on ose se rendre à la Chapelle, les Prussiens interdisant tout rassemblement de plus de deux ou trois personnes. Toutefois, cette journée ne fut pas sans quelque joie pour nos blessés français, surtout lorsqu'ils apprirent que les Allemands, par suite de revers très sérieux, se voyaient obligés d'interrompre l'évacuation de leurs malades. Très heureux donc de n'avoir pas été mis au nombre des évacués de la veille, ils commencent à se sentir beaucoup plus à l'aise ; il leur semble qu'ils ne sont plus prisonniers, ou du moins ils espèrent que le sursis du moment sera bientôt définitif, et deviendra prochainement pour eux la libération pleine et entière.

Lundi 7, vers cinq heures du soir, étant précédé d'un infirmier qui porte la grande croix d'argent et le bénitier, nous conduisons au champ du repos, où dorment ceux de leurs frères d'armes tombés avant eux, deux Français et trois Allemands, frappés le même jour que les autres et morts des suites de leurs blessures. Le même cortège funèbre se déroule à nouveau les jours d'après pour l'inhumation de trois Français et de quatre Prussiens, qui ont également succombé à leurs blessures.

Dans l'après-midi du mercredi, l'état-major s'est réuni en conseil de guerre à l'Hôpital, pour interroger et juger un certain nombre de prisonniers civils. Il s'agissait d'une dizaine de fugitifs, qui, sur la foi des journaux, avaient cru pouvoir rejoindre leur femme et leurs enfants, et qui avaient été cueillis par les Allemands à l'entrée de la ville. On confisque leurs bicyclettes, on les fouille ; après les avoir retenus et gardés à vue jusqu'à une heure assez avancée de la soirée, cinq soldats, baïonnette au canon, les escortèrent jusqu'à trois ou quatre

kilomètres de la ville, et tout à coup les abandonnèrent au milieu de la plaine, non loin de Barbéry. A partir de cet endroit, nos prisonniers, joyeux d'en être quittes à si bon compte, s'en vont chacun de leur côté afin de rentrer au plus vite auprès des leurs.

Enfin, le jeudi 10, et après neuf jours d'occupation, Senlis et l'Hôpital sont délivrés par un détachement de zouaves, amenés de Saint-Denis en automobiles dans le courant de la nuit. Descendus de voiture à la sortie de la forêt dès la première pointe du jour, nos intrépides soldats s'avancent par bond et en rampant jusqu'au mur de l'Hôpital, et de là canardent le poste allemand, qu'ils trouvent installé dans la première cour. Surpris à l'heure même où ils s'apprêtaient à déguster leur petit déjeuner à la cuisine (chose qu'ils pratiquaient ponctuellement chaque jour, avec un sans-gêne et une goinfrerie faciles à deviner), les hommes du poste se précipitent et s'échappent à travers le jardin; l'un d'entre eux (le chef de la patrouille), craignant d'être cerné, enfourche une bicyclette qui se trouvait à sa portée, et, en fuyant, esquisse à l'adresse des zouaves le geste vulgairement appelé « pied-de-nez »; l'insolent n'a pas parcouru cent cinquante mètres que deux balles de Lebel le jettent par terre; voyant qu'il se débattait encore, il eut été facile de le coucher en joue de nouveau et de l'achever; nos zouaves laissent à leurs adversaires ces procédés barbares; pour eux, obéissant à un mouvement bien français, ils saisissent une civière et courent au plus vite le ramasser; arrivés à lui, ils lui tendent généreusement la main, l'installent doucement sur le brancard et le rapportent, avec mille précautions, chargé sur leurs épaules; en pénétrant dans l'Hôpital, le malheureux remerciait de la main, remplaçant ainsi le geste injurieux de tout à l'heure par un geste de reconnaissance. Ce fut là le dernier fait dramatique passé à l'Hôpital

Le dimanche suivant, en compensation de la courte messe basse dite pour ainsi dire à la dérobee le dimanche précédent, nous avons eu la messe militaire célébrée par M. l'abbé Weber,

¹ Une heure après, nos soldats rentraient dans Senlis. Il me sembla que je revoyais la France, non pas huit jours, mais au moins huit semaines après l'avoir quittée.

aumônier de la 6^{me} division de cavalerie. La plupart de nos blessés, c'est-à-dire tous ceux qui n'étaient pas immobilisés au lit, y assistaient. Le *Credo* de « la Royale » fut chanté avec un entrain admirable. Après le *Credo*, nos malades s'efforcent de suspendre un instant leurs plaintes pour laisser la parole à Dieu. Comme ils écoutent le prêtre, qui leur fit comprendre que ce fléau de la guerre n'était qu'une pénitence infligée par Dieu à l'humanité tout entière, et que seule la prière et l'accomplissement de tous nos devoirs de Chrétien peuvent nous donner la tranquillité d'âme nécessaire en de pareils moments. A voir la tenue quelque peu embarrassée de quelques-uns de ces soldats, la gravité mêlé d'étonnement avec laquelle ils étaient pour ainsi dire suspendu aux lèvres du prédicateur, il était aisé de deviner que ces hommes n'avaient probablement pas vu l'église depuis leur Première Communion; aujourd'hui, ils y rentraient comme des enfants effrayés dans les bras de leur mère. Point de doute que cette messe a produit dans leur âme des impressions profondes et sera pour eux un souvenir.

Beaucoup moins sans doute pour parer à un retour offensif peu probable de l'ennemi, que pour décharger notre Hôpital spécialement affecté, par destination, aux malades de la garnison de Senlis, on décide d'évacuer tous les blessés transportables qui nous restent dans les ambulances du Centre et du Midi. Depuis, plusieurs, par les différents témoignages qu'ils nous ont adressés nous ont prouvé que ce n'était pas des ingrats que nous avions soignés, encore moins (militairement parlant), des « tire-au-flanc » ou des « embusqués ». Voici ce que nous écrivait l'un d'eux à la date du 25 septembre :

« . . . Je suis prêt à rejoindre mon corps... J'espère faire encore de la bonne besogne... Je compte sur vos bonnes prières, pour m'accompagner dans ma nouvelle reprise d'armes ».

Un autre, dans un style très crâne et passablement « cavalier » (c'est le sous-lieutenant de chasseurs Maille qui écrit), m'envoie cette carte, toute de bonne humeur gauloise :

« . . . Je vais bientôt repartir... pour leur envoyer ma botte au bas... des reins... Je leur demanderai, avec usure, bien entendu, réparation de la destruction de Senlis... et de tant d'autres choses... mais il faut tout prévoir... priez pour moi,

afin que s'il m'arrive encore quelque anicroche... et les marmites des Boches sont sans pitié, je trouve à ma portée un homme comme vous, un de vos collègues, qu'il soit en soldat ou en soutane, peu m'importe, pourvu qu'il ait qualité pour m'absoudre... Priez aussi pour la victoire... et dites à tous les froussards qui peuvent se trouver à votre Hôpital..., aux gens affolés de Senlis et d'ailleurs... qu'ils sont... des sots... »¹.

C'est par cette note patriotique que je termine le récit, aussi impartial que possible, de chacun des événements dont j'ai été le passif témoin, et qui ont produit, en moi, cette impression personnelle que je livre comme conclusion : C'est durant ces dix jours que j'ai vécu les heures les plus tristes, mais aussi les plus réconfortantes de ma vie.

Pro Deo et pro Patriâ.

A. CAVILLON,
Aumônier.

¹ Beaucoup plus tard, dans les premiers mois de 1915, je recevais de la Gironde les lignes suivantes :

« C'est par des excuses que je dois commencer ma lettre; mais vous ne vous êtes jamais figuré, n'est-ce pas, que le médecin auxiliaire des troupes marocaines blessé à Senlis le 2 septembre vous oubliait ? Eh oui ! mon cher abbé, j'ai pensé souvent à vous, j'y pense souvent encore, et j'ai attendu d'être tout à fait rétabli de ma blessure pour vous donner de mes nouvelles....

«...Vous rappelez-vous exactement, mon cher abbé, ce que nous avons souffert, vous et moi, du 2 au 9 septembre 1914, à Senlis? Pour moi, il me semble que je rêve, chaque fois que je revis mes émotions. Je vois toujours cet officier prussien, arrivant près de mon lit, et me braquant à dix centimètres de ma tête son revolver; —j'entends aussi les supplications des bonnes sœurs, qui ont désarmé l'assassin....

«...Je vois encore la longue file de tranchées... funéraires creusées par les Boches le 3 septembre, à l'aurore, dans le champ d'en face; et j'entends toujours ce crépitement des mitrailleuses, et le bruit plus sourd et plus glorieux du canon de la bataille de la Marne....

« Comment oublier ces heures tragiques, et comment oublier surtout les douces consolations que vous me prodiguez en ce moment ? — Je n'insiste pas, mon cher abbé. Chaque fois que j'évoque ce souvenir, les larmes me viennent aux yeux....

«...A-t on restauré l'Hôpital de Senlis?...J'espère, plus tard, pouvoir faire avec ma femme, ce pieux pèlerinage; et mon plus grand plaisir sera de vous revoir. »

Q U A R T I E R G É N É R A L

LE 6 AVRIL 1915

Ordre général n° 126.

CITÉE A L'ORDRE DE L'ARMÉE :

Madame LOSSEAU, Supérieure des Religieuses de l'Hôpital général de Senlis :

« A fait preuve de dévouement et de courage pendant le
« bombardement du 2 septembre 1914.

« Par son attitude énergique, elle a réussi à sauvegarder
« les blessés réunis dans l'Hôpital, au moment de l'entrée des
« Allemands dans la ville ».
